



Mandrin avec ses cavaliers, la carabine en bandoulière.

Les contrebandiers profitèrent alors de ce mouvement de retraite pour défendre l'entrée de la grange où leurs marchandises étaient déposées.

Mais ils n'étaient ni les plus forts ni les plus nombreux ; Monis se rendit compte de la situation. Salignac également, et ce dernier résolut de prendre un parti désespéré.

— Vous allez juger, dit-il à Monis, si monseigneur a eu tort de compter sur mon dévouement.

On le vit alors se diriger vers les bâtiments de droite ; Monis était le seul qui se doutât de son intention.

Quelques coups de feu s'échangèrent encore, mais l'appréhension d'un événement inconnu oppressait tous les cœurs et les regards erraient avec inquiétude aux quatre coins de la cour. Outre les gendarmes, il y avait autour de la ferme la compagnie des commis de la gabelle et des tabacs et même des soldats de passage à Rodez que l'on avait requis. Des paysans avec des fourches complétaient l'investissement. Les gens des Mûriers n'ignoraient plus rien des forces supérieures réunies contre eux.

Quelques-uns se disaient que le meilleur parti qu'ils eussent à prendre était de sortir et de se jeter à la débandade à travers champs. Ce propos circulait et l'on n'était plus loin de passer du projet à l'exécution, quand soudain une fumée abondante s'échappa de la grange, accompagnée d'un crépitement significatif. En un instant tous les bâtiments de l'aile droite furent en feu.

Les contrebandiers s'entre-regardèrent avec un étonnement mêlé de terreur.

IV

LE RENDEZ-VOUS

Le sinistre menaçait de prendre des proportions funestes aux habitants des Mûriers. Les flammes de la grange, en embrasant le colombier, allaient propager l'incendie aux bâtiments de l'aile gauche et enfin à l'habitation. Les gens de la ferme et les contrebandiers allaient rôtir entre quatre énormes bûchers.

La famille Salignac, ses garçons, ses servantes s'élançèrent dans

la cour, et les contrebandiers, chargeant leurs armes, s'élançèrent vers l'arcade.

Monis les rejoignit en courant.

Passant près du fermier.

— Et les jambons ? lui demanda-t-il.

— Ils sont dans la cheminée, répondit ce dernier. Si le feu les épargne, je le verrai bien, car je resterai jusqu'à la fin.

Et, comme pour prouver son dire, il s'attela à un chariot chargé de gerbes d'avoine, le traîna sous l'arcade et l'incendia.

Mais à peine ce précurseur de Rotopschine eut-il ainsi fermé sa porte, que des cris désespérés s'élevèrent.

A une lucarne située sous le toit du colombier, un malheureux se penchait et appelait au secours.

Silvanès était prisonnier des flammes prêtes à le dévorer. Les gens de la ferme se portèrent vers lui, quelques-uns lui criaient de se précipiter ; les échelles étaient restées dans un bâtiment devenu la proie de l'incendie. Il valait mieux pour cet infortuné courir les chances d'une chute horrible que de demeurer en face d'une mort certaine.

Mais il ne semblait rien entendre et, le regard fixe, la bouche ouverte, restait immobile sous les tourbillons d'une épaisse fumée où scintillaient des milliers d'étincelles. Le toit commençait à s'allumer.

Il était perdu et déjà les plus sensibles ou les plus nerveux détournaient la tête pour ne pas le voir enveloppé par les flammes, quand, à gauche du pavillon, au sommet de la toiture, apparut une jeune fille à la taille élancée, au front hardi, traînant derrière elle une longue corde.

— C'est Blanche ! échangèrent aussitôt des voix nombreuses.

— Est-ce possible ?

— Mais elle a donc pris des ailes !

— C'est de la folie !

— Ah ! Dieu ! ma fille ! s'écria la fermière.

Et elle perdit connaissance.

Quant à l'anxiété douloureuse dont Salignac fut saisi à ce spectacle, il est impossible de l'exprimer.

De la toiture où elle se trouvait Blanche se hissait sur celle du colombier. La pente de cette dernière était rapide et la tuile plate

était glissante; cependant, les pieds dans la gouttière, à genoux et les mains étendues devant elle, l'intrépide jeune fille s'efforçait d'arriver jusqu'au-dessus de la lucarne.

Là se trouvait une forte tige de fer armée d'une poulie et qui avait naguère servi de bec de grue.

Tout le monde comprit son intention mais aussi son péril, qui en quelques instants avait fait d'effrayants progrès.

Son père éperdu était déjà sur ses traces pour l'arracher à son dévouement inutile, mais elle atteignait cependant la tige de fer. Alors elle se penchait, au risque de perdre l'équilibre ou de tomber, suffoquée par un tourbillon de fumée, sur l'atmosphère ardente; puis fixait à la tige de fer, par un nœud coulant déjà préparé, la corde qu'elle avait traînée.

En ce moment le feu gagnait; les tuiles éclataient et sautaient autour d'elle. Ses grands cheveux blonds soulevés par l'haleine de l'incendie se redressaient par boucles folles ou se recroquevillaient comme des feuilles sèches. L'air respirable lui manquait. Haletante, d'une voix rauque elle cria à Silvanès en lui jetant la corde :

— Prends, mon José!... C'est moi, Blanche. J'arrive au rendez-vous !

Silvanès saisit la corde, mais en même temps leva la tête vers la jeune fille.

Ils se regardèrent; lui, la tête levée vers elle; — elle, couchée sur les tuiles brûlantes et se retenant à la potence de fer.

— Toi! fit Silvanès. Oh! descends la première!

— Non, répliqua Blanche, toi d'abord, je le veux!

Il obéit.

Au moment où il se suspendit à la corde, l'incendie éclata derrière lui dans le colombier dont la toiture disparut dans les flammes et la fumée.

Un cri de douleur monta de la cour.

Il y eut une minute d'horrible angoisse pendant laquelle il fut impossible de se rendre compte de l'horrible dénouement du drame.

Enfin la vérité se révéla.

Salignac le premier fut aperçu renversé sur le toit contigu au colombier, asphyxié ou évanoui; puis sur le sol, devant le chariot qui achevait de se consumer sous l'arcade, le corps de Silvanès et celui de sa libératrice.

Tous deux avaient fait une chute assez forte : le premier, parce qu'il avait lâché la corde ; la seconde, parce que la poutre à laquelle la barre de fer était fixée s'était brisée sous l'action du feu.

On s'empressa de relever les deux jeunes gens et de les transporter à la maison.

La jeune fille était sans connaissance. Elle était noircie des pieds à la tête comme si elle sortait d'une cheminée, mais elle n'avait ni brûlures, ni blessures graves et apparentes.

Son amoureux, qu'elle avait héroïquement rejoint au rendez-vous, avait eu ses vêtements roussis et les jambes atteintes par le feu ; ses mains étaient écorchées par la corde, mais il pouvait s'estimer heureux d'en être quitte à si bon marché.

Tandis que ce drame s'accomplissait à la ferme, la bataille continuait au dehors entre les contrebandiers, les gendarmes et les gabellous. Ceux-ci, aidés des paysans qui leur servaient de rabatteurs, traquèrent les fraudeurs comme ils eussent fait de bêtes fauves, ayant soin de les tirer aux jambes afin de pouvoir les livrer à la justice.

Presque tous ces malheureux furent blessés et pris, bien que la nuit favorisât leur fuite.

Cependant le but de l'expédition n'était pas rempli. En se mettant en campagne, l'autorité avait moins en vue d'arrêter les contrebandiers que de saisir les ballots. En voyant les fraudeurs fuir n'emportant que leurs carabines, et laissant la ferme en flammes derrière eux, l'officier chargé de l'expédition comprit que son but était manqué et que ce qu'il cherchait était détruit.

Les premières paroles qu'il échangea avec Monis achevèrent de l'en convaincre.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il à Monis.

— Je suis un enfant du Rouergue, nommé Monis.

— D'où venez-vous ?

— De Madrid, où je suivis le comte de Rodez comme valet de pied. Je suis rentré au pays pour faire du commerce à la foire de Rodez et voilà comme j'y suis reçu.

— Où sont vos bagages et vos marchandises ?

— Brûlés. Vous le savez bien puisque vous avez mis le feu.

A ces mots l'officier se récria avec indignation.

— Ne prêtez pas vos méfaits aux autres... C'est vous qui avez

brûlé vos marchandises afin de les soustraire à la saisie. Ces marchandises étaient de la contrebande.

— Vous accusez sans preuve.

— La preuve ? Vous l'avez faite à coups de fusil. Vos compagnons sont connus pour des fraudeurs et vous, vous n'étiez pas seulement porteur de contrebande

Il arrêta un regard scrutateur sur Monis, qui répondit en ricanant :

— C'est l'opinion de monsieur le lieutenant criminel que vous exprimez là ? Prenez garde, monsieur, que ce ne soit pas celle de M. le comte de Rodez dont je n'ai pas quitté le service depuis si longtemps.

— Au fait, conclut l'officier, ce n'est pas à moi de vous faire parler ; la justice s'en chargera.

Avant de rentrer en ville, le lieutenant de la maréchaussée voulut pénétrer dans la ferme et y laisser garnison jusqu'au lendemain.

C'était un galant homme. L'état pitoyable dans lequel il trouva le fermier, sa fille et Silvanès, l'explication qu'on lui donna de leur malheur, le touchèrent, et il différa leur arrestation jusqu'au lendemain.

V

JOSÉ SILVANÈS

Le dévouement héroïque de Blanche avait trahi le secret de son cœur. En la voyant s'élançer à son rendez-vous au milieu des flammes, tout le monde avait oublié la faute de la jeune fille, encourageant l'amour d'un jeune homme sans l'aveu de ses parents. Le péril de la mort semblait avoir consacré les fiançailles des deux jeunes gens.

En relevant le corps inanimé de José Silvanès, les Salignac l'avaient considéré comme le futur époux de Blanche.

Étranger la veille, il était devenu de leur famille et on le soignait comme l'enfant de la maison.

La fermière, qui, malade, mais surexcitée par l'émotion, restait debout, s'était multipliée entre José et Blanche.

C'était pour José une bonne fortune inouïe ; pauvre qu'il était il n'aurait pu raisonnablement prétendre à la main de la fille d'un riche fermier. Il ne possédait rien, pas même le nom qu'il portait. Sa naissance était inconnue. Un berger du marchand de moutons Silvanès l'avait trouvé déposé à l'entrée de son parc et l'avait apporté à son maître. Les langes qui l'enveloppaient étaient fins et laissaient supposer une origine aristocratique. Une chèvre l'allaita ; le marchand l'éleva avec ses enfants, qui, tous jeunes, le crurent leur frère ; le curé lui apprit à lire et à écrire et par les soins particuliers qu'il lui donna fit entendre que ce garçon avait une autre destinée que celle de berger.

José, instruit du mystère de sa naissance, partageait cette opinion et le laissait voir dans l'orgueil qui présidait à ses moindres actions. Il ne vivait pas volontiers avec les gens de sa condition, il semblait toujours dans l'attente d'un événement qui confirmât la haute estime dans laquelle il se tenait. Les rêves les plus extravagants hantaient son cerveau.

D'abord ses regards s'étaient tournés vers Rodez. Quelques solennités religieuses lui avaient permis de voir à la cathédrale les grandes dames de la ville et du comté, et parmi celles-ci son imagination ambitieuse avait cherché sa mère.

Si par hasard un carrosse traversait le village, il en éprouvait des battements de cœur et s'attendait à en voir descendre quelque noble personnage en quête de l'enfant abandonné naguère dans la montagne de Rodez.

Après avoir vainement questionné le berger qui l'avait sauvé de la dent des loups, le paysan qui l'avait élevé, le curé dont il avait reçu le précieux et rare bienfait de l'instruction primaire, il interrogeait les choses, si l'on peut dire, et se promenait le long des murailles du château en leur demandant si elles ne renfermaient point le mystère de sa naissance.

C'était sans doute cette croyance à une haute origine qui lui avait donné l'audace de parler d'amour à Blanche Salignac. En assistant à l'entretien de Monis et du fermier, son idée fixe s'était éveillée :

« Ces papiers renfermaient peut-être le secret de sa vie?... »

Lorsqu'il pensa que tout le monde dormait aux Mûriers, il se re-

leva, alluma un bout de chandelle et prit enfin connaissance des papiers qu'il avait dérobés dans la grange.

Il en avait perdu beaucoup, et n'avait pu sauver que quelques lettres qu'il avait eu le temps de glisser dans la doublure de son vêtement. Le contact de ces papiers lui était plus douloureux que ses brûlures et ne lui laissait point de repos.

Il possédait trois lettres, mais il n'en pouvait lire qu'une seule, les deux autres étant en espagnol.

La lettre écrite en français était la plus longue, la plus explicite et, par un hasard singulier, répondait aux questions que José Silvanès s'était posées.

Nous en transcrivons les principaux passages.

« J'ai revu notre fils, prince; on me l'a montré à mon dernier voyage. Mon cœur l'eût reconnu sous ses humbles habits de paysan. Cette physionomie, où tout est droit, pur et correct, ces yeux pleins de feu, le port altier de la tête, dont l'abondante chevelure se déroule à flots bruns sur ses épaules, ses mains, ses pieds, sont de noble race. Il n'a rien d'un manant. Je l'aurais distingué entre mille. Que lui manque-t-il pour reprendre son rang?... Un mot de vous, cher prince, un tailleur et un maître de danse et de maintien.

« Le curé du village lui a, dit-on, donné l'instruction nécessaire à un prince. Je me et je ne serais pas surpris qu'il sût tirer l'épée. Un bien né, beau, jeune, aimé de sa mère et cependant dans la condition la plus basse, c'est le sort de don José. On parle chez lui, combien il doit souffrir, cet infirmité, par ce que j'éprouvai à sa vue. Il me fallut un grand empire sur moi-même pour ne point l'appeler dans mes bras, mais je me rappelai votre volonté et surtout vos promesses.

« Sans doute, il serait inconvenant de le reconnaître et de le produire et il serait imprudent de le tirer de son obscurité en ce moment. Il est préférable, dites-vous, de s'en remettre à un concours de circonstances, en apparence fortuit, qui supprimera devant lui les obstacles.

« Avec le coup d'œil profond de l'homme d'État, habitué de lire dans l'avenir, il vous est donné, cher prince, de prévoir ces changements de destinée. Vous voyez le jeune héritier du comte se mêler à l'insu de son père à des intrigues coupables contre le gouvernement d'une cour à laquelle il doit la plus généreuse hospitalité.

LE CAPITAINE MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ, avec splendides illustrations



AVENTURES et EXPLOITS du CAPITAINE MANDRIN

LE CAPITAINE

MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ

Mandrin n'est pas un malfaiteur vulgaire. C'est un homme de proie, un brigand, mais de large envergure; rien de mesquin ni de lâche chez lui; il pille, mais n'escroque pas; il n'assassine point, il se bat.

Jeune, beau, aventureux et intelligent, il a tout pour lui; il est sympathique, brave, généreux! Il combat et ruine ce que le peuple hait, et partout le peuple est son ami. « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières!... A bas la douane, l'octroi, la gabelle! A bas les impôts qui écrasent les pauvres gens!... » Telle est sa devise.

C'est un homme historique; on ne fera jamais l'histoire des abus de l'ancien régime sans parler de Mandrin.

Brigand en 1755, il eût été en 89 un révolutionnaire.

Avant de biffer les lois iniques, il faut briser leurs instruments. Le contrebandier Mandrin fut le plus grand des briseurs de barrières. Il fut un homme nécessaire, son brigandage naquit des abus de son temps.

Quand les impôts sont excessifs, que la misère est extrême, la police est sans autorité, sans force, et le brigandage fleurit!

A la tête de ses deux cents cavaliers, il apporte des ballots de contrebande et ne rançonne que les commis; ses quatre grandes expéditions durent plus d'une année à travers la Franche-Comté, le Dauphiné, le Lyonnais, le Bourbonnais, l'Auvergne, dix-neuf départements, vingt-sept villes dont il s'empare, où il délivre les détenus et vend sa contrebande.

Pour le vaincre il fallut former un camp devant Valence et envoyer 2,000 hommes. On ne le prit que par trahison, et encore aujourd'hui des familles s'honorent de sa parenté et disent qu'il fut un libérateur!

Nulle existence n'est plus romanesque et plus dramatique que celle de ce brigand légendaire. Aucun récit n'est plus intéressant, plus empoignant que celui de la vie du grand contrebandier : le Capitaine Mandrin.

L'Ouvrage est illustré de splendides gravures inédites, en grand format

5 centimes LA LIVRAISON 2 le mardi et 2 le vendredi	TOUTES LES LIVRAISONS SUIVANTES SERONT A 5 CENTIMES ET ILLUSTRÉES DE BELLES GRAVURES A. FAYARD, éditeur, 78, boulev. Saint-Michel, Paris	25 centimes LA SÉRIE Une tous les 10 jours
------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------

Cet ouvrage illustré à 5 cent. la livraison et à 25 cent. la série atteint les dernières limites de la lecture à bon marché.

Pour les frais d'affranchissement par poste, ajouter 10 centimes par série, c'est-à-dire envoyer autant de fois 35 centimes qu'on désire de séries, à M. FAYARD, éditeur, 78, boulev. St-Michel, Paris.

Pour recevoir quatre séries, adresser 1 fr. 40 en timbres ou mandat-poste. — Pour recevoir 10 séries, adresser 3 fr. 50 et renouveler l'envoi pour recevoir la suite.